



Compte rendu de la Spring Cup 2016 *This is England...*



Imaginez. Imaginez une petite ville grise d'Angleterre, échouée dans l'herbe à quelques mètres de la mer, comme si sa course s'était arrêtée juste avant de passer la ligne d'arrivée. Imaginez des ronds points nus, des façades exsangues à peine égayées par le rouge orangé des briques pavillonnaires. Vous voilà à Scarborough, au nord ouest de l'Angleterre.

Regardez en haut, à droite. Une colline, verte de trop être arrosée, couverte de bois aux arbres immenses et torturés, comme dans un film de Tim Burton. Oliver's Mount. Pour aller en haut, il n'y a qu'une route, étroite, sans ligne blanche, mélangeant épingles de montagne dans les bois et cassures rapides dans les prés. Le vert des champs, le noir d'une forêt profonde, un ruban d'asphalte gris reflétant le ciel, et autour, dès qu'elles le peuvent, des jonquilles, des jonquilles pétantes, naissant toutes les secondes pour compenser chaque minute passée sans voir le soleil. Vous êtes arrivés, bienvenue à la Spring Cup, sur le tracé d'Oliver's Mount, à Scarborough.

Cette colline me fait envie depuis longtemps, mais le défi est de taille. Départ en paquet, course sur route, météo incertaine, tracé très étroit, autant de contraintes qu'il faut prendre en compte dès le début. Et puis ici, tout fonctionne à l'envers. Le samedi matin est consacré aux essais, tandis que l'après-midi et le dimanche entier sont réservés aux courses, soit à peu près l'inverse d'une épreuve normale... Pas de roulage le vendredi, la route ne peut être bloquée que le week-end, pour ne pas déranger les usagers. Mais c'est tellement beau ici !





Dans mes valises, il y a bien sûr ma petite famille, que je promène depuis une semaine et mon concours de saut en longueur de Croix en Ternois. A ce sujet, mon gros orteil va mieux. Il est toujours cassé, mais de moins en moins douloureux, ce qui me permet de remettre des baskets depuis jeudi, le pied ! Sur la route de Scarborough, une bande d'irréductibles Nivernais nous a rejoint : Adrien, Benjamin et William me font confiance ce week-end pour faire rouler leur machine, une BMW R100 de 1979, amoureusement préparée, transformée et optimisée au sein de leur école d'ingénieur, qui fut aussi la mienne, l'ISAT de Nevers. En plus de ma Kawa, c'est un véritable plaisir de savoir que je vais prendre le guidon de cette machine, même si, à la vue du plateau de la course de motos classique, je risque d'avoir un peu de mal face aux 250 TZ de grand prix et au 750 ZXR de Superbike. Pas grave, on est là, fiers du petit bijou qui détonne tellement dans le paddock !



Edouard et Nicolas au départ



Adrien, Benjamin et William et leur Flat

La famille, une équipe, il ne manque plus qu'une créature légendaire pour compléter le tableau de cet endroit encore mystérieux. Et c'est là que débarque Monsieur le Chat Pautet, parfois aussi appelé Nicolas, jamais rasé, toujours souriant, un bonbon au coin de la lèvre et une connerie à raconter de l'autre côté. Et, comme dans tout bon duo comique, il est accompagné de l'insubmersible Sancho Eduardo Pansa-Passot, mécanicien et fin gourmet devant l'éternel. Le sandwich mayo-cacahuète, c'est lui qui l'a inventé...

Bref nous sommes tous là, dans un minuscule paddock qui sent la saucisse et le bacon à 8h le matin, le thé à 16h et les gaz d'échappement le reste de la journée. Pas moyen de te laver les mains tranquille, toujours un mec qui te raconte une histoire depuis le lavabo d'à côté alors que tu t'appliques, impossible de faire quelques pas dans le paddock sans qu'on te sourit et qu'on te demande si ça va. Impossible de rester à côté de ta moto sans qu'on te pose une question, impossible de passer le contrôle technique sans qu'on se jette sur ta machine parce qu'elle est belle et qu'on veut voir ça de plus près, impossible de ne pas trouver la pièce qui te manque chez le concurrent d'à côté... Impossible que Dean Martin t'invite à dormir chez lui, sur l'île de Man, si le temps venait à se gâter lors du prochain Tourist Trophy... Et c'est ça, très exactement ça, que je suis venu chercher. Les copains. Des copains partout, l'esprit de la course sur route, des



années où c'était mieux avant. On vient pour faire les choses bien, certes, pour rouler vite, aussi, mais dans la simplicité, le respect, et l'humour. Et c'est beau.

Bon j'arrête là mon apologie des British, leur bouffe reste immonde et leur météo est au même niveau. Et au moment de prendre la piste, pardon, l'ancien chemin à mules maintenant bitumé, il pleut. Comme depuis 24 heures en fait. L'herbe du paddock a disparu sous nos pieds pour laisser place à une boue épaisse. Pas grave, je découvre le tracé derrière Ian Lougher, multiple vainqueur du TT, instant magique. Dénivelés, saut, épingles, fausse ligne droite, et tout ça avec des pilotes partout, j'ouvre grands les yeux sous mon casque ! Première séance d'essais, la pluie n'a jamais été mon fort, mais mon but ici est de me bousculer, de me mettre dans les situations les plus compliquées qui soient pour pouvoir tout appréhender ensuite. Je qualifie la 600 en Junior B, course qui regroupe les 22 moins bon temps sur les 44 pilotes, les meilleurs accédants à la Junior A, où roulera Nicolas. Je suis un Newcomer, un bleu-bite quoi, et doit porter une chasuble orange pour bien montrer mon ignorance du tracé aux autres pilotes. Mais je m'acclimate rapidement, et quand sonne l'heure de qualifier le flat-twin, j'ai déjà le circuit bien en tête. Mais que dire de la sensation de monter sur cette moto ? Longue comme un jour sans pain, raide comme la justice américaine, l'immense bulle formant un cockpit, le moteur martelant de chaque coup piston mes tympan mélomanes... Une autre époque, un autre monde, une fois sur la selle de bois dur, je suis Jack Findlay, filant à travers les galères, les arbres et les années 70 sur des circuits aujourd'hui interdit. Histoire de faciliter les choses, je suis bien évidemment le seul en classique à ne pas avoir de pneus pluie, ceux-ci n'existant pas pour mes frêles jantes de 18 pouces. Je me débrouille, profitant du couple camionnesque pour palier au déficit de puissance, de l'étroitesse des Conti pour user de leur maniabilité. Et des espoirs de trois futurs ingénieurs, courageux et téméraires, qui se gèlent, en attendant le passage sur la ligne de la Bavaroise. Et la qualif, que voici, à la 14^{ème} place sur 18.



Le flegme Britannique n'est pas une légende. C'est une nécessité. De nombreuses chutes, des drapeaux rouges, de la boue sur la piste, on ne sait jamais quand on roule. Du coup, je passe la journée en combinaison à attendre qu'un haut parleur aphone veuille bien m'appeler.



Et puis, à force de patience, mon tour arrive. Jusque là, j'avais pris soin aux essais de partir dernier, attendant même d'être tout seul pour pouvoir prendre mes repères sur la piste sans être gêné par les autres. C'est que je suis un grand timide, moi... Mais là, il n'y a plus le choix. A trois de front sur une route qui doit mesurer 4m50 de large, il va falloir trouver sa place. Bon départ, bon premier virage, ça passe vraiment très prêt, mais personne ne se touche. On prend le rythme du groupe dans lequel on est plus ou moins coincé dès les premiers virages, avant d'arriver dans le surnaturel. 22 motos, à moins d'un mètre les unes des autres sur une minuscule route de campagne bordée de haies, fond de 6 à plus de 230 km/h, de l'eau remontant du sol, largement aidée par les pneus pluie. Une folie douce à laquelle tu ne peux plus t'échapper. Plus vite, tu ne saurais faire. Moins vite, celui qui te suis viendra immédiatement te percuter. Alors soude. Et je soude, avec devant moi un petit groupe de quatre pilotes. J'analyse, fais attention, applique les conseils de Nico pour doubler en sécurité, et en passe trois, tour après tour. A l'entame de l'ultime boucle, je suis 9^{ème}, le 8^{ème} juste devant moi, le reste du paquet ayant décroché, et je me sens prêt à l'attaquer.

Mais... Mais à la sortie de la première épingle, plus de vitesse. Je suis en première et n'arrive plus à passer les suivantes. Coup d'œil rapide en bas... Plus d'embout de sélecteur ! J'y crois pas ! Il m'a lâché en pleine bourre, le malfrat ! Analyse rapide, agacement, décision. Passer les vitesses à la main. Voilà. C'est simple. Plus rien ne dépasse, mais si je me penche bien bien comme ça, narf, j'arrive à choper le sélecteur, clac, ça passe, et si je m'applique bien, j'arrive même à rétrograder à coup talon. Bon, le 8^{ème} en a profité pour filer, mais le but est de terminer cette course. Pas facile. Les lignes droites à une main, en monter 3 d'un coup parce que ça descend vite, derrière. Mais la ligne d'arrivée est là. Heureux ! Une belle bagarre, propre, une nouvelle course dans l'escarcelle, et pas la plus simple !



Deux heures plus tard, c'est la BMW qui m'attend. Sauf que c'est cette fois le démarreur qui nous à lâché... Alors on essaie la poussette, mais entre les grosses gamelles du flat et la route humide, va essayer de faire démarrer ça, toi... On finit par y arriver, avec une magnifique chute de mes pousseurs quand la moto, ayant enfin craqué, s'est envolé de leurs mains vers la grille de départ. Applaudissement du paddock, mercurochrome aux genoux, la France représente ! Et nouveau départ, bien fâché bien chaud.



La BM n°58 s'arrache avec rage de la grille de départ, se faufile entre les flaques d'eau et file se faire une place au milieu de machines 50% plus puissantes. Et en pneus pluie. Je donne tout, j'ai envie que les gamins soient fiers. Je freine tard, redresse tôt, sors parfois en roue arrière grâce au couple. Mais je perds dans le bout droit les bénéfices de mes efforts.



Alors on se double, on se redouble, on est quatre comme ça à se tirer une bourre dantesque. C'est beau, j'en chialerais. Ce petit bicylindre résistant à des motos bien plus jeunes, bien plus faites pour ça... Ce bon vieux flat, qui ne rougit pas de ses années, et pépère dessus, Jack Findlay pour 20 minutes. Malheureusement, je n'arriverais pas à avoir raison de mon petit groupe de nouveaux copains, mais leurs félicitations une fois la ligne d'arrivée franchit restera une belle récompense. Arrive le soir, le retour du soleil, l'heure de l'apéro avec les amis, l'heure de l'amitié qui luit, comme l'autre tout jaune tout là haut, mais aussi dans chaque mètre carré du paddock.

Dimanche. Un court Warm Up pour se réveiller avec le 600, on enchaîne avec la classique... Mais la boîte de vitesse rend l'âme pendant notre séance de poussette. Dommage, mais elle s'est déjà bien battue, la petite. Course 600, mauvais choix de pneu sur une piste devenue sèche, je me débats, je combats et termine 10^{ème}, un peu frustré de ne pas avoir profité des conditions climatiques bien meilleures que la veille.





Nico réalise une superbe course en Junior A, effaçant sa grosse chute de la veille. Sancho est content, nous aussi. Il est 14 heures, nous commençons à ranger mollement les affaires. A peine nous sommes nous rendu compte que plus une moto ne passait. Drapeau rouge. Une ambulance monte, puis deux. Une redescend, pas l'autre. Le paddock reste figé, spectateurs accrochés à leurs rambardes, pilotes dans leurs cuirs, attendant l'annonce d'un départ. Il n'y aura plus de départ.

*C'est un trou de verdure où chante une rivière,
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.*

*Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.*

*Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement : il a froid.*

*Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine,
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.*

Ce dormeur n'est pas celui d'Arthur Rimbaud. Ce soldat s'appelait Billy Redmayne, parachutiste dans l'armée anglaise, né sur l'île de Man où il a grandi, rêvant de gagner un jour sa course à lui, sa course chez lui, le Tourist Trophy. Il était newcomer au Manx Grand Prix 2014, comme moi. Sauf qu'il l'a gagné. Il devait faire le TT pour la première fois cette année, comme moi. Mais sa course s'est arrêtée là haut, sur la montagne fière, au milieu des jonquilles, où la lumière pleut. Adieu, Monsieur Redmayne.

La course sur route, c'est aussi tristement ça, parfois. Nous le savons tous, sans jamais pour autant l'accepter. Ici, on n'est pas sûr que la vie de chacun soit assez longue pour avoir le temps de se détester. Alors ici, on est entre amis, et à part le tracé de folie, c'est bien ça qu'il me restera de ce week-end, des amis courageux, William, Benjamin, Adrien, sortis de leur circuit et de leur école pour faire le plein de Road Race, des amis pour rigoler et pour bosser, Edouard et Nicolas, le duo comique le plus mécanicien de la planète, des amis pour rouler, couvrant le carénage de ma ZX6R, des amours à embrasser, Céline et Lucie, tendrement sur la bouche ou doucement dans le cou... Un monde entier à prendre dans ses bras, juste pour le sentir là, rempli du vrai goût de la vie.

Morgan Govignon